

LA CHORÉGRAPHE



CASANIÈRE,
LA CHORÉGRAPHE
SINGULIÈRE
A CONSTRUIT SON
CHEZ-SOI
GENEVOIS COMME
UN THÉÂTRE
PRIVÉ OÙ ELLE
FAIT DIALOGUER
ÉLANS ARTISTIQUES
ET SOUVENIRS
PERSONNELS

par Marie-Pierre Genecand
photos: Calypso Mahieu
pour T Magazine

Chez La Ribot, l'intime au service de la danse

Vous pensez que La Ribot promène allègrement sa haute silhouette dans les rues de Genève et ensoleille les cafés avec sa manière directe et chaleureuse de saluer? Tout faux. L'artiste ne sort jamais, sauf pour aller au théâtre ou au cinéma. «Je suis Cancer. J'adore rester à la maison!» Le pire pour elle? «Les achats. J'attends des semaines pour aller acheter un article de déco ou de cuisine dont j'ai besoin. C'est viscéral, je n'aime pas les magasins.» Elle préfère coudre, lire, réfléchir et s'occuper des plantes que Pablo, son fils aîné, diplômé en horticulture, lui a ramenées. Dans ce bel appartement de Champel, un quartier résidentiel et haut perché de la ville, Maria La Ribot peut passer des journées sans sortir». C'est que la danseuse insolite n'est pas seule.

Déjà, elle partage les lieux avec ses deux fils et les ami.e.s en visite. Surtout, chaque objet et chaque tableau rappellent des proches, des artistes souvent, qui peuplent sa vie. Il faut la voir décrire les qualités d'une photo et couvrir son auteur d'une pluie d'éloges; caresser un service à thé bariolé et évoquer l'ami cher qui le lui a déniché; sourire devant une figurine de princesse et se souvenir avec tendresse de la danseuse de la troupe Dançando com a Diferença, à l'origine de ce cadeau. L'intérieur de La Ribot est une caverne d'Ali Baba où chaque objet a une âme et gare à celui ou celle qui rompt le charme. «Je ne supporte pas qu'on touche à mes affaires. Ça doit venir de mon enfance où je n'avais rien à moi. J'héritais toujours des habits de mes grandes sœurs et lorsque j'avais enfin quelque chose, quelqu'un pouvait s'en emparer et le porter. Je suffoquais.»

AU «PALAIS ROYAL»

Dans sa maison de Madrid où elle a passé dix-huit ans au sein d'une famille bourgeoise de six enfants, Maria se souvient de son appétit précoce pour la démesure.

Salons en enfilade avec, au centre, le cœur étranglé peint par le premier mari de l'artiste. Le rose, le vert, le bleu: Maria aime la valse des couleurs.



LA CHORÉGRAPHE





«Je dormais dans la même chambre que ma sœur. De son côté, le mur était clean, rien ne dépassait. De mon côté, c'était la jungle. Je cumulais les dessins, photos, posters, objets collés, etc. C'était plein, plein, plein!» La danseuse raffole toujours des ambiances baroques. A l'exception de la cuisine qui est sobre, son salon, son bureau, sa chambre à coucher, mais aussi son hall d'entrée affichent la moisson de ses affections. «Ce sont tous des cadeaux», dit-elle à plusieurs reprises, comme pour s'excuser de la déferlante.

CI-DESSUS
À GAUCHE
EN HAUT
Secrétaire familial sur lequel Maria faisait ses devoirs enfant.

EN BAS
La girafe, animal cher à Maria.

À DROITE
Punching-ball maison conçu pour ses fils.

Pas besoin d'excuses. Cet appartement que La Ribot appelle avec ironie «Le Palais royal» à cause de son style haussmannien – grandes pièces, parquets et moulures – est un cabinet des curiosités passionnant à arpenter. A commencer par le secrétaire turquoise qui attire le regard dans sa chambre à coucher. Une relique? «C'était le secrétaire de mon père, confirme la danseuse. C'est là qu'il faisait sa correspondance et payait les factures. Et c'est là aussi que, sous le regard sévère de ma mère, je faisais mes devoirs. Je l'ai d'abord peint en noir. Plus tard, avec mon fils cadet, on l'a repeint en turquoise, c'est plus doux.»

Les sandales léopard accrochées au mur? «Ce sont mes chaussures de cœur, à la fois stylées et confortables. Je les ai trouvées à Londres et fait réparer mille fois. Maintenant qu'elles sont devenues importables, je les suspends au mur comme un trophée!»

Londres, 1997-2004. «La plus belle époque», s'émeut La Ribot. «J'aimais tout. Le quartier Hackney qui était encore accessible alors, le *live art* émergent, le travail, passionnant, avec les artistes internationaux, la vie entre 30 et 40 ans où tout est devant, l'effervescence, les fêtes, les rencontres.» C'est aussi à Londres qu'a grandi Pablo, l'aîné des



«Si l'on fait les choses sans veiller à la qualité de la présence, à quoi bon créer?»

Maria La Ribot

deux garçons qu'elle a eus avec Gilles Jobin. Aujourd'hui, le chorégraphe romand a quitté le paysage domestique, mais il est présent à travers un tableau de son père, Arthur Jobin, peinture de l'abstraction géométrique. Un cercle bleu sur un fond rouge qui claque et dont Maria souligne la «force vitale». A côté se profile une peinture plus angoissée, un cœur dans les bleu-vert dont les veines et les artères s'emmêlent, s'étranglent. «C'est une œuvre de mon premier mari, un peintre de grand talent qui vient malheureusement de décéder», soupire Maria. Madrid, Londres, Genève. Une valse à trois temps pour cette lauréate

du Grand Prix suisse de danse 2019 qui privilégie l'installation – son corps en situation – sur les amples mouvements.

LA PRÉSENCE DANS L'INSTANT
Depuis 1993, La Ribot produit les *Pièces distinguées* – près d'une soixantaine à ce jour. Des mini-happenings insolites et insolents où, entre chaise, carton, miroir, ficelle, nudité ou costumes extravagants, l'artiste questionne la féminité, l'art, la société. Souvent, la pièce est solitaire, parfois, elle est collective. Ces narrations, que l'artiste a vendues dans les années nonante comme des œuvres d'art, allient provocation, poésie militante et sens

CI-DESSUS

«J'ai reçu ce sac kitsch, car on pense que j'aime le kitsch.

Je n'aime pas le kitsch, j'aime le baroque», précise La Ribot.

de l'absurde. On les découvre sur les scènes internationales – La Ribot s'est produite jusqu'au Japon –, mais aussi dans les musées et les galeries. Chaque fois, la promesse d'un voyage sur la crête d'une pensée critique teintée d'humour.

Ce qui frappe? La concentration de la danseuse au travail. Une intensité joueuse que l'on retrouve lorsque elle partage le plateau avec Mathilde Monnier. «La concentration, c'est central pour moi. Quand tu es concentré, tout peut arriver. D'ailleurs, lorsque je crée



une pièce collective, je fais en sorte que tous les artistes respirent à l'unisson, se connectent, atteignent la même température, de sorte à ce que cette charge gagne le public. Si on fait les choses sans veiller à cette qualité de présence, à quoi bon créer?» commente l'artiste.

A Genève, où elle vit depuis 2005, La Ribot a dû apprivoiser une absence. «Au début, j'étais choquée. Alors qu'à Londres tout le monde débarquait sans cesse chez nous, car cette capitale est une plaque tournante, quasiment personne ne venait nous trouver ici. Du coup, je me suis calmée, je suis devenue plus sage. Genève, c'est aussi la ville où Matteo, mon second fils, est né. Et c'est encore le lieu qui, grâce à la convention tripartite entre la ville, l'Etat et Pro Helvetia, m'a donné la chance d'avoir une compagnie fixe à l'année. Grâce à ce soutien, je peux voir plus loin et apporter plus de profondeur à ma pensée. C'est très précieux.» Comme a été précieuse sa collaboration avec la HEAD (Haute Ecole d'art et de design) où La Ribot intervient

CI-DESSUS
À GAUCHE
Tableau de son
ami Victor
Ramos.

À DROITE
Photos
de La Ribot
et de son fils
Pablo au temps
de son «Swinging
London».

dans le cadre du bachelor art/action. «Je donne des workshops où j'enseigne aux étudiants une conscience de leur corps. Ils me suivent, ils sont magnifiques. On peut passer quatre heures à faire les poulpes, l'atelier prend alors une ampleur magique.»

MALLE AUX TRÉSORS

Sur l'un des murs du salon, on repère un émouvant portrait de la danseuse. Elle apparaît de dos, jeune, une coupe au carré et le regard tourné vers la gauche. Sur ses omoplates dénudées, un ciel nuageux ouvre une perspective. «C'est Monique Jacot qui a fait cette photo en 1997. Une très belle artiste, aujourd'hui âgée», présente la chorégraphe avant de sauter sur une drôle d'affiche, tout en longueur, où on peut lire *La Ribot goes (to) London*. «Ça c'est unique, s'enthousiasme-t-elle. Quand je me suis produite pour la première fois à Londres, mon ami, le peintre Victor Ramos, a imaginé ce dessin de moi qu'il a réparti sur cinq pages A4 et nous avons inondé les rédactions et les salles de spectacle de ces cinq fax qui, mis bout à bout, annonçaient mon arrivée. Des gens m'en parlent encore!»

La Ribot, diva des scènes européennes. Mais La Ribot, petite main aussi. On n'a encore rien dit d'elle, si on n'évoque pas sa malle à tissus, rubans et nécessaires de couture qui constitue son véritable trésor. «Je ne sais pas coudre, mais je fais des choses», tente timidement celle qui a réalisé elle-même ses taies de coussin colorées. Sur un mot posé au sommet de cette boîte à merveilles, on peut lire: «Por favor respetar y no robar nada. Maria». On sourit. «Cette malle est mon pilier, ma source d'inspiration. Le costume, c'est la chose la plus difficile du monde, car c'est la part immédiate, visible du spectacle. Je commence toujours par dessiner le costume», détaille cette passionnée qui a déjà rempli quarante cahiers de ses esquisses!

Après le costume et les accessoires, elle dessine les décors et déroule le story-board de la pièce. «Je coupe, je colle, je compile, je déchire, je souligne et je dessine beaucoup, beaucoup, beaucoup.» Maria offre une bière et de la feta. On trinque avec elle et on contemple, fascinée, cette caverne d'Ali Baba où chaque élément renferme un roman. ■